

# LE VÉCU RELIGIEUX DANS LES BOUCLES DE LA MOSELLE

par Philippe MASSON

La Lorraine a toujours été un vieux pays de catholicité. Par l'action conjuguée de ses ducs et des évêques, elle devint, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, "un pays d'entre deux", "une frontière de catholicité"<sup>1</sup> face à l'émergence du protestantisme dans le Saint Empire et à l'extension de la Réforme jusqu'en Alsace, voire même au cœur des trois diocèses lorrains. Metz, et à une bien moindre échelle Toul, Saint-Mihiel ou Saint-Nicolas-de-Port, connurent, sinon une communauté protestante, du moins la présence, sur leur territoire, de quelques convertis qui tentèrent d'amener les fidèles vers le luthérianisme<sup>2</sup>. Ce bastion catholique, que fut et demeure la Lorraine, se caractérise par l'existence d'un bâti religieux de nature très diverse. Par l'étude du patrimoine religieux conservé actuellement, il est possible de parvenir à faire revivre le quotidien spirituel des populations qui vivaient le long de la boucle de la Moselle aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Aujourd'hui, de Flavigny-sur-Moselle à la confluence entre Moselle et Meurthe, dix-neuf communes s'étendent de part et d'autre des rives du fleuve. Nous avons choisi de ne nous intéresser qu'aux communautés rurales d'il y a environ 300-400 ans, du simple hameau au gros bourg, sans intégrer, dans notre corpus, la ville de Toul.

Celle-ci, de par son statut de centre urbain, de siège épiscopal, aurait faussé notre analyse et n'est donc pas présente dans notre corpus. Même si certaines des localités que nous allons étudier sont devenues des villes, l'intérêt du monde rural réside dans le fait que son patrimoine religieux

a souvent été mieux préservé que dans les centres urbains dans la mesure où, sauf cas exceptionnel, la croissance du parcellaire bâti a été moindre, ce qui a protégé certains édifices. Nous nous proposons de poser le cadre géographique et humain de cette étude, puis de nous intéresser à la sacralisation de l'espace, à la dévotion traditionnelle et enfin nous étudierons quelles nouveautés spirituelles ont pu être introduites.

## LE CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HUMAIN

Bien entendu, le temps a fait son œuvre et la morphologie des communes qui bordent aujourd'hui la Moselle est bien différente de par le passé, dans la mesure où ces localités se sont étendues. Certes, à l'Époque Moderne, certaines communautés pouvaient être appelées des bourgs en raison du nombre d'habitants qui y vivaient. En 1710, Pont-Saint-Vincent semble apparaître comme la localité la plus peuplée des boucles de la Moselle avec 155 habitants<sup>3</sup>. À la même époque, Chaligny comptait 126 habitants, Gondreville et Pompey 112, Frouard 109<sup>4</sup>. Enfin, si la population de Liverdun ne nous est pas connue, l'endroit est suffisamment important pour être qualifié de "bourg"<sup>5</sup>. Quelques communautés ne se composaient que de quelques dizaines d'habitants. Messein comptait 18 feux soit environ 75 âmes, Sexey-aux-Forges 20 feux et Méréville 28<sup>6</sup>. Neuves-Maisons n'est évoqué que comme un "hameau assez considérable" dépendant de Chaligny<sup>7</sup>.

1. TAVENEAU (René), "Réforme catholique et Contre-réforme en Lorraine", *L'université de Pont-à-Mousson et les problèmes de son temps*, Nancy, [S.N.], 1974, p. 389-400.

2. Sur la présence protestante en Lorraine et la vigoureuse réaction politique et épiscopale qu'elle suscita, voir TAVENEAU (René) (sous la direction de), *Encyclopédie Illustrée de la Lorraine, La vie religieuse*, p.103-150. Un tableau conservé dans l'église de Richardménénil est particulièrement révélateur de cet état d'esprit. Il figure le comte de Ludres et sa famille, à genoux autour d'une Vierge à l'Enfant. Un cartouche indique qu'ils "défendirent la religion et la foi catholique avec Antoine duc de Lorraine contre les luthériens d'Allemagne au combat de Saverne et sauvèrent la Lorraine de leur invasion". Ce texte fait référence à la guerre des Rustauds, surnom donné à des paysans de l'Allemagne

méridionale, des Vosges et du Jura, qui, en 1525, déclenchèrent par contagion une insurrection dans toute l'Alsace. Cette contestation était économique, sociale et religieuse. La Lorraine étant menacée, le duc Antoine réprima durement le mouvement devant Saverne du 16 au 20 mai 1525.

3. LEPAGE (Henri), *Le département de la Meurthe. Statistique historique et administrative*, Nancy, Peiffer, 1843, t. 2, p. 471.

4. LEPAGE (Henri), *op. cit.*, p. 101, 220, 460 et 208.

5. LEPAGE (Henri), *op. cit.*, p.305.

6. LEPAGE (Henri), *op. cit.*, p. 363, 547, 193, 362.

7. BENOIT-PICARD (Père), *Pouillé ecclésiastique et civil du diocèse de Toul*, Toul, Louis et Etienne Rolin, 1711, T. 1, p. 101.

Au premier abord, la faiblesse de l'implantation humaine pour quelques-unes des communautés citées peut surprendre. Il ne faut pas cependant, oublier que la Lorraine, dans ces premières années du siècle des Lumières, vient de traverser une crise politique et événementielle sans précédent. La guerre de Trente Ans a ruiné la Lorraine, causé une perte démographique considérable et la vie rurale ne s'en remettra que très lente-ment <sup>8</sup>. Qui plus est, c'est dans ces premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, que Louis XIV mena la guerre de succession d'Espagne (1701-1713), laquelle fut particulièrement dévoreuse d'hommes, même en Lorraine.

À cette époque, le poids économique du clergé, principalement le clergé régulier, est considérable. Les possessions foncières de l'Église s'étendaient en ville comme à la campagne. La ferme de Gimeys à Pierre-la-Treiche appartenait à l'abbaye de Clairlieu <sup>9</sup>. Le chapitre de la cathédrale de Toul était propriétaire de la maison forte de Villey-Saint-Etienne. De plus, celui-ci recevait la plupart des dîmes de cinq cures, tout au long du fleuve, ce qui ajoutait à sa richesse et à sa puissance. Aujourd'hui encore, la toponymie témoigne de ce que fut cette réalité économique et foncière. Au nord-ouest de Pompey et Frouard, la forêt qui s'étend sur le revers de côte se nomme le *Bois des Hospices de Pompey*. Entre Pierre-la-Treiche et Maron, la forêt domaniale de *Bois l'Évêque* rappelle l'existence des possessions temporelles épiscopales.

Dans ce monde violent et rude, la foi des populations, malgré les épreuves, ne peut être mise en doute, ce dont témoigne encore aujourd'hui le bâti religieux.

#### LA SACRALISATION DE L'ESPACE

La religion rythmait le quotidien et s'imposait à tous. N'est-ce pas la seule cloche de l'église qui indiquait à chacun les différentes heures du jour ? Cette présence marquait également le territoire de la communauté. À l'exception de quelques villages, toutes les localités de la boucle de la Moselle étaient des paroisses et, à ce titre, possédaient une église sur leur territoire. Pour les annexes, dépendances ou hameaux d'Aingeray, Pierre-la-Treiche et Sexey-aux-Forges, les habitants avaient obligation d'aller entendre l'office dominical dans l'église paroissiale dont ils dépendaient, laquelle se situait le plus souvent dans un village voisin. Les habitants de Pierre-la-Treiche allaient chaque semaine entendre l'office à Biqueley. Lors de la mauvaise saison ou durant les moissons, la perte de temps occasionnée par ce déplacement

forcé, fût-il minimum, était cruellement ressentie par les populations. Aussi, avec le temps, un mouvement de revendications se dessina et les communautés essayèrent d'obtenir de l'évêque l'érection de leur localité en paroisse. En 1677, monseigneur Jacques de Fieux, évêque de Toul, érigea Maron, précédemment annexe de Chaligny, en cure <sup>10</sup>. Toutefois, en raison des hésitations épiscopales, ce mouvement ne prit véritablement de l'ampleur que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La première église de Neuves-Maisons ne fut édiflée qu'à partir de 1778. C'est Jean Mengin, entrepreneur du roi à Pont-Saint-Vincent, qui se chargea des travaux <sup>11</sup>.

À l'exemple de Chaudeney-sur-Moselle, l'enclos paroissial qui s'étendait tout autour de l'église abritait le cimetière. À Aingeray, l'ancien cimetière, de part et d'autre de l'église, est maintenant matérialisé par un espace herbeux. Le cas de Liverdun est suffisamment anecdotique pour être mentionné. Avant la Révolution, la commune possédait deux cimetières. Un au sud de l'église Saint-Eucaire et l'autre près de l'ancienne église Saint-Martin dans la ville basse. Chaque nécropole était destinée à des catégories sociales distinctes.



Messein, croix de chemin, 1728.

Le cimetière de la ville haute était naturellement réservé aux chanoines et aux personnes importantes de la communauté de Liverdun, alors que l'autre site n'accueillait que les plus humbles. Cette installation des cimetières aux alentours des églises s'expliquait par la sacralité de ces endroits. Dans l'esprit des populations, ce bâtiment était peut-être le plus important du village car, en plus de sa dimension spirituelle, il constituait, bien souvent, le seul espace communautaire. Enfin, souvent installé au centre du village, le cimetière illustrait le lien unissant vivants et défunts.

8. MARTIN (Philippe), *Une guerre de Trente Ans en Lorraine 1631-1661*, Metz, Editions Serpenoise, 2002 et PARISSE (Michel) (sous la direction de), *Histoire de la Lorraine*, Toulouse, Privat, 1977, p.290-318.

9. BENOIT-PICARD (Père), *op. cit.*, p. 90.

10. BENOIT-PICARD (Père), *op. cit.*, p. 103.

11. Voir la pierre de fondation apposée dans le hall de la mairie de Neuves-Maisons.

12. Le *Pouillé* de 1711 mentionne 14 chapelles le long de la Moselle.

Différents monuments christianisaient l'espace. Les croix de chemin et autres calvaires parsemaient le territoire de nos villages et servaient de reposoir lors des rogations de la Fête-Dieu. Hélas, bien peu ont résisté au temps. La croix dite de saint Euchaire à Liverdun, en bordure de la route de Saizerais, date de 1589. Il s'agit d'une des plus anciennes croix qu'il nous soit donné de connaître. Messein conserve une croix datée de 1728, à proximité de l'ancienne solitude. À Sexey-aux-Forges, la croix de chemin qui se trouve dans la rue principale en direction de Maron fut bénite en 1777 par Antoine Parisse, curé de Pont-Saint-Vincent et vicaire de l'endroit. Sur les façades des maisons, à Gondreville, Liverdun ou Frouard, de nombreuses niches abritaient des statues de la Vierge, de sainte Anne ou de bien d'autres saints et témoignaient de la piété des propriétaires.



**Gondreville,  
sainte non  
identifiée**



**Sexey-aux-Forges,  
chapelle des Gimeys**

Les chapelles champêtres marquaient également l'espace communautaire. Très nombreuses<sup>12</sup>, certaines avaient pour vocation de marquer le souvenir de cultes très anciens. À proximité de la ferme des Gimeys, sur le territoire de Sexey-aux-Forges, la fondation de la chapelle du même nom n'est pas postérieure au XVI<sup>e</sup> siècle. En 1633, à Pompey, les familles Thiballier et de Mercy firent édifier une chapelle pri-

mitivement dédiée à sainte Anne mais dont le vocable actuel est Notre-Dame. Plus tardive est la chapelle de Notre-Dame-du-Bel-Amour à Liverdun. Elle est due à la prodigalité d'André Du Saussay, évêque de Toul de 1656 à 1675, et remplace un oratoire dévasté durant la guerre de Trente Ans. Ce phénomène de constructions successives sur un même lieu n'est pas rare. Il illustre l'attachement des populations à un endroit sacralisé depuis fort longtemps, le plus souvent par dévotion ou reconnaissance. Cette chapelle, comme beaucoup d'autres micro centres de dévotion, fut le siège d'un pèlerinage local à la Vierge. Proches des chapelles dans leurs fonctions de relais du sacré, les ermitages logeaient parfois de pieux laïcs en quête de perfection. Si la solitude de Pierre-la-Treiche se résumait à une simple cavité proche du fleuve, celle de Messein n'était rien d'autre que le siège du noviciat de la congrégation des ermites de saint Antoine du diocèse de Toul. Liverdun, Pompey et Frouard et possédaient également leur solitude<sup>13</sup>.

Bien que nettement moins présents qu'en agglomération, quelques établissements conventuels fleurirent le long des boucles de la Moselle. Certainement en raison de son statut de résidence épiscopale et de par le culte à saint Euchaire, Liverdun possédait une collégiale, devenue, par la suite,

église paroissiale, dédiée à ce saint céphalophore<sup>14</sup>. Les maisons canoniales sont toujours présentes dans la ville haute et témoignent de l'existence d'un établissement régulier. Les prieurés, tels Méréville et Pierre-la-Treiche, avaient une double utilité<sup>15</sup>. Possédant souvent une origine très ancienne ils servirent, au moment de leur fondation, de centres de conversion des campagnes environnantes. Avec l'avènement de la



**Pierre-la-Treiche, vestige du  
prieuré de La Rochotte**

13. BENOIT-PICARD (Père), *op. cit.*, p. 274, 276 et 277.

14. Pierre de Brixey, évêque de Toul, établit cette collégiale en 1188. BENOIT-PICARD (Père), *op. cit.*, p. 273-274.

15. L'abbé de Saint-Mansuy à Toul reçut le prieuré de Méréville en 1094. Il fut ensuite uni au chapitre de la collégiale Saint-Georges de Nancy. C'est Lutulphe, doyen de l'Eglise de Toul, qui fonda le prieuré Saint Nicolas de la Rochotte à

Pierre-la-Treiche, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Le pape Paul III l'unit à l'abbaye Saint-Léon de Toul en 1537. BENOIT-PICARD (Père), *op. cit.*, p.385 et 90.

16. LEPAGE (Henri), *op. cit.*, p. 101 et 471.

17. LEPAGE (Henri), *op. cit.*, p. 220.

18. BENOIT-PICARD (Père), *op. cit.*, p. 92.

19. LEPAGE (Henri), *Op. Cit.*, p. 114.

Réforme Catholique, ils furent utilisés pour des missions rurales destinées à galvaniser la foi des populations. C'est ce qui explique, en 1599, l'union du prieuré de Chaligny, lequel appartenait auparavant à des moines bénédictins de Saint-Vincent de Metz, au noviciat des Jésuites de Nancy, et l'établissement de ce même ordre dans le prieuré de Pont-Saint-Vincent <sup>16</sup>. Logeant des moines convers, ils constituaient autant d'exploitations agricoles au service de leur abbaye mère. Parfois, comme à Flavigny-sur-Moselle, ils furent à l'origine de l'actuelle commune. La fonction des ecclésiastiques, jusqu'à la révolution française, était également sociale. Ce furent des clercs qui tinrent l'hôpital de Liverdun, construit en 1422 par l'évêque Henri de Ville et qui le dédia à saint Michel. À Gondreville, le prince d'Elbeuf obtint, en 1726, du duc Léopold, l'autorisation de bâtir un hôpital sous le nom de Saint-Léopold, lequel fut dirigé par les frères de la Charité jusqu'à sa démolition après 1751 <sup>17</sup>. L'hôpital général de Dommartin-lès-Toul abritait les pauvres de la localité <sup>18</sup>.

Cette omniprésence du religieux dans le quotidien allait de pair avec une dévotion forte qui, elle aussi, intégrait parfaitement le quotidien.



**Liverdun, ancien hôpital**

#### LA PIÉTÉ TRADITIONNELLE

La foi de nos ancêtres ne peut être mise en doute. Elle est particulièrement visible au moment du "*grand passage*". En 1551, Claudin le Clerc, de Chaudeney-sur-Moselle, fonda une messe pour le repos de l'âme de Catherine, sa femme, décédée le 16 décembre 1550. Pour les fidèles les plus pieux, mais également les plus aisés, l'idéal était de reposer dans l'église, si possible à proximité immédiate de l'autel, endroit

le plus sacré du bâtiment. Si cette pratique cessa à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, son ampleur se constate dans la présence de très nombreuses pierres tombales dans près de la moitié des églises étudiées.

La dévotion traditionnelle se caractérisait par une dévotion affective centrée principalement sur deux phénomènes : le culte des saints et le culte des reliques. Honorés comme intercesseurs ou guérisseurs, les saints eurent, de tous temps, la faveur des populations, quelle que soit l'origine sociale de celles-ci. Il serait très trompeur d'opposer une dévotion des simples à une foi plus intellectuelle réservée aux élites sociales car nous nous situons ici au niveau de l'histoire des mentalités et du vécu religieux. Pour ce qui touche au culte des saints, son succès se mesure par la présence d'une iconographie importante dans les divers édifices religieux que nous avons étudiés. Quatre types de saints font l'objet d'une dévotion. Tout d'abord les saints locaux. Leur renommée ne dépasse parfois pas le cadre de la communauté, à l'exemple de saint Euchaire à Liverdun et Pompey ou de sainte Walburge à Chaudeney. On rencontre parfois quelques statues de saint Mansuy qui rappellent le souvenir du premier évêque de Toul ou de saint Gengoult en hommage au patron tutélaire de la collégiale de même nom à Toul. Saint Nicolas, dont le culte s'étend sur toute la Lorraine, est bien entendu fréquent dans nos églises, principalement sous la forme de statues. Le culte marial est évidemment fort représenté. Ce phénomène n'est pas propre à la Lorraine mais sa vigueur dans notre région, ne fut jamais démentie. Enfin, les grands saints de l'Eglise universelle ne sont pas négligés. Les statues de saint Christophe, saint Vincent, saint Etienne ou sainte Barbe habitent les églises. Le culte des reliques eut également de tous temps la ferveur des populations. Certaines sont fort prestigieuses et à Villey-Saint-Etienne était conservé un morceau de la vraie croix.

Il entrainait dans cette piété un désir de merveilleux. À Chaudeney, une fontaine miraculeuse dédiée à sainte Walburge guérissait les maux de tête <sup>19</sup>. La fontaine des trois saints de Gondreville était fréquentée par ceux dont les enfants étaient malades <sup>20</sup>. Les pèlerins qui allaient prier sur le tombeau de saint Euchaire dans l'église de Liverdun furent guéris de leurs infirmités diverses <sup>21</sup>. Notre objet n'est pas ici de déterminer si ces miracles sont avérés, mais de constater la force de ces croyances.

Cette dévotion populaire était fortement inscrite dans l'inconscient des populations qui se révélaient très attachées au culte des saints et à leurs représentations iconographiques. Le cas de la statue de saint Vincent dans l'église de

20. LEPAGE (Henri), Op. Cit., p. 223.

21. GUILLAUME (Abbé), *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, Nancy, Thomas et Pierron, 1867, T. 1, p.114.

22. LEPAGE (Henri), Op. Cit., p. 220.

23. La chaire à prêcher de Pierre-la-Treiche proviendrait du couvent de la Visitation de Nancy. Nous pouvons donc supposer qu'elle fut installée dans l'église, au mieux à l'extrême fin de l'Ancien Régime.

Gondreville est assez révélateur des mentalités de l'époque. La figure de la statue est "d'une laideur repoussante. La tête ressemble à celle d'une chauve-souris". Malgré tout, "les curés de Gondreville ont été jusqu'ici impuissants à faire disparaître du lieu saint cette monstruosité" <sup>22</sup>. Avec le temps, et principalement après le concile de Trente (1545-1563), la reprise en main d'un clergé souvent de médiocre qualité et la volonté de lutter contre la Réforme vont conduire les autorités religieuses à vouloir orienter la piété des fidèles, ce qui se traduit par de nombreux aménagements à l'intérieur des bâtiments du culte.

### LES NOUVEAUTÉS POST-CONCILIAIRES

Une des décisions les plus importantes du concile fut de veiller au bon état des lieux de culte, ce à quoi s'employèrent activement les évêques lors des visites pastorales. Concrètement, les édifices les plus dégradés, anciens ou trop modestes furent démolis et laissèrent la place à des églises nouvelles, édifiées selon les normes architecturales du temps. L'église de Méréville date de 1771 et c'est en 1775 que l'église de Gondreville fut érigée. Elle remplace un bâtiment construit près de l'ancien château. Nicolas Schmit, dit Marchal, entrepreneur de bâtiment, construisit l'église de Villey-Saint-Etienne en 1782. Quelquefois, on se contenta d'ajouts dans le goût de l'époque. À Frouard, si la nef et le chœur datent des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, on éleva la tour au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le clergé s'employa à réorienter la dévotion des fidèles non plus à l'égard des saints mais vers la personne du Christ. Non pas que les fidèles se soient détournés, avec le temps, de la piété à l'égard du Christ, les *Ecce Homo* médiévaux qui ornent nos églises en témoignent, mais les autorités religieuses souhaitaient que la dévotion à la figure du Christ soit désormais placée au centre des préoccupations spirituelles des chrétiens. Ce phénomène tient aussi à la controverse protestante sur le culte des saints et il s'agissait d'éviter de se prêter trop facilement à cette **c o n t r o v e r s e**. Concrètement, en ce qui concerne l'intérieur des églises, ce mouvement se traduit par l'apparition de nombreuses statues de Christ en croix. L'accent fut mis sur l'endroit le plus impor-

tant de l'église : l'autel principal qui fut reconstruit dans le style du temps. De très beaux exemplaires sont visibles, principalement à Chaligny, à Gondreville où le Bon Pasteur est figuré sur la porte du tabernacle, Villey-Saint-Etienne, Messein. Les autels latéraux ne furent pas négligés et ceux de Maron, avec leur architecture classique utilisant les pilastres corinthiens et les frontons triangulaires ou semi-circulaires, témoignent du style en vigueur à l'époque.

L'importance accordée désormais à l'Eucharistie se traduisit par l'instauration de grilles de communion à la jonction du chœur et de la nef, réalisations bien souvent retirées après le concile de Vatican II. Les exemplaires de Chaudeney et de Pierre-la-Treiche ont été heureusement conservés. Ce dernier est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un rare exemple de grille de communion signé et daté. Le travail fut exécuté par Jean-Baptiste Lallemand, maître serrurier et horloger à Toul, et achevé le 26 juin 1779. Prônes et sermons étant devenus obligatoires à chaque office dominical, les églises furent équipées de chaires à prêcher. Malheureusement, seules celles de Messein et de Pierre-la-Treiche semblent être antérieures à 1789 <sup>23</sup>. À l'égard de la dévotion, si l'accent fut mis sur le christocentrisme, le clergé veilla à ce que certains saints post conciliaires soient honorés, ce qui explique la présence d'un tableau figurant saint Charles Borromée dans l'église de Sexey-aux-Forges. Enfin, afin de célébrer, dans les meilleures conditions possibles et avec un maximum de solennité et de recueillement, les sexes furent séparés durant l'office et les églises équipées de bancs. À Chaudeney-sur-Moselle, Maron, Fontenoy-sur-Moselle et Messein, les bancs datent du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les aménagements intérieurs que nous venons de décrire touchèrent aussi les chapelles. Les retables des chapelles Notre-Dame de Pompey et Liverdun en témoignent.

Enfin, avec l'apparition des premières normes hygiénistes au XVIII<sup>e</sup> siècle, et consécutivement à l'édit royal de 1776, on entreprit de délocaliser les cimetières urbains vers la périphérie des localités dès cette époque et le monde rural suivit cet essor.

### CONCLUSION

Avec leur riche patrimoine religieux, les localités bordant la Moselle sont représentatives du vécu religieux des campagnes lorraines d'il y a trois ou quatre siècles. Comme ailleurs, l'effort important fourni par le clergé pour introduire de nouvelles formes de spiritualité s'est heurté au poids des habitudes et à l'attachement des populations à l'égard des dévotions traditionnelles. La présence, dans l'église de Sexey-aux-Forges, d'un reliquaire du XIX<sup>e</sup> siècle réalisé pour abriter les reliques de saint Mansuy, le tableau figurant saint Martin, peint en 1866 par Balthazar de Gachéo, en fournissent une preuve éclatante.



Messein,  
autel latéral gauche